

CHAÎNE D'ALTÉRATIONS

Cette parabole du bateau de Thésée m'a rappelé le texte lumineux de Desanti sur le rapport que nous entretenons avec la matière en devenir, ce qui constitue pour moi le principal de mon activité éveillée. Cet autre à qui nous avons affaire et que rien ne parviendra à supprimer. Le texte qui suit rend compte de la richesse possible du réel, de la complexité des stimulations qu'il peut générer lorsque nous nous rendons disponibles, et de la manière dont cet environnement littéralement «découvert» peut modifier, orienter, voire décider de nos modes opératoires.

MODE D'EMPLOI

Le point de départ de cette chaîne est la parabole du bateau de Thésée :

Le bateau de Thésée.

66

*Victorieux du Minotaure, Thésée revient à Athènes en héros.
Pour que brille éternellement la gloire de leur libérateur,
les Athéniens tiennent à préserver le bateau de Thésée.
Or, mouillant dans la rade du Pirée, le bateau subit les morsures
du temps, de l'eau et du soleil. Alors les Athéniens remplacent
une à une les voilures, les cordes et les planches au fur et à mesure
de leur dégradation. Vient un jour où l'intégralité des éléments
de construction du bateau est remplacée.
Ce bateau entièrement refait est-il toujours le bateau de Thésée?*

Cette parabole déclenche une altération en chaîne qui reprend le principe du 'bouche à oreille' : un artiste A propose un texte ou une image, sa proposition (que nous appelons 'rebond') est envoyée à un artiste B qui 'traduit' cette proposition en l'altérant dans le médium de son choix (texte ou image), lequel rebond est envoyé à un artiste C, etc.

Lorsque vous recevez la chaîne, vous pouvez prendre (ou non) connaissance de l'ensemble du document. Votre rebond est une altération (traduction, réponse, réaction,...) par rapport au dernier maillon de la chaîne.

À vous de jouer !...

« [...] Voyons d'abord le premier souvenir. J'avais 13-14 ans à l'époque, le matin de bonne heure, avant d'aller au collège, je me promenais sur le port d'Ajaccio, et j'allais voir travailler un ami de mon père, membre éminent d'une famille très respectée de charpentiers de marine. Je prenais grand plaisir à voir fabriquer les barques. Un matin, je vois par terre un tas de bois, des planches, d'autres morceaux longs et fins, des taquets, des pièces différentes, en vrac. Il était devant, immobile. Je lui ai demandé si c'était avec ce bois qu'il allait faire une barque, il s'est retourné brusquement et a demandé: «Du bois? Quel bois? Toi, tu vois des planches, moi je vois autre chose. Je vois d'abord les marins pêcheurs qui m'ont commandé cette barque. Ils sont sept, six rameurs et l'homme de barre, le patron. Et ils ne sont pas tous pareils, il y a des gros et des maigres, il faut que je sache comment faire. Mais je les vois, et pas toi. Je vois encore autre chose. Je vois les châtaigniers. Parce que je fais des barques en bois de châtaignier, d'autres les font en bois de pin, mais ça ne marche pas. Je vois les châtaigniers, qui eux non plus ne sont pas tous pareils, et le bois de châtaignier dont on fait les barques n'est pas le même que le bois de châtaignier dont on fait les poutres d'une maison. Il faut aller dans la châtaigneraie des années à l'avance, choisir l'arbre d'un certain âge, le faire couper à une certaine période de l'année, de façon que le bois soit à la fois solide et flexible, etc. Tu vois, cette affaire de barque se passe entre les châtaigniers, les marins, et la mer. Et moi, je suis au milieu, j'essaie de me débrouiller. Ne parlons pas de malheur (tout ça, il le disait en corse, et il a fait les cornes avec les doigts à ce moment), suppose quelle honte cela serait pour ma famille et moi si, une nuit de gros temps, ces marins venaient à se noyer parce que je n'aurais pas su choisir, il y a longtemps, le bon châtaigner, et que je n'aurais pas su placer ces pièces de bois là où elles doivent se placer d'après leur nature. »

Il n'avait jamais lu Aristote – moi non plus, à l'époque. Mais où était-il? Il l'a dit: «Je suis au milieu». Au milieu de quoi? Au milieu d'une provenance et d'une destination. Il était là, dans un mouvement. Et de quoi était peuplé ce lieu dans lequel il se trouvait situé, lui, en tant que corps vivant, parlant, et travaillant? De fantômes! De fantômes présents, mais invisibles, de fantômes qui étaient là : le châtaignier, les marins, la mer... Il avait l'air de me dire: je vois ce que tu ne vois pas, parce que je

67

suis situé là où ça doit se voir, bien que ce ne soit pas visible. Si ça n'est pas là, je ne fais rien. Donc : invisible, c'est là, entre provenance et destination, dans ce mouvement. Et là se constitue une certaine forme de l'espace de connexion des corps vivants et séparés, et aussi des êtres naturels vivants et séparés en tant que nous avons affaire à eux, en tant que nous avons à les assumer par nos actes pratiques, simplement par nos gestes de désignation. Un autre espace que ce que nous nommons espace naturel, du fait que nous vivons dans l'écart relativement à ce que nous nommons les choses, recouvre cet espace naturel : il s'agit d'un espace symbolique, un espace de relations, d'adresses, de boucles, de retours, et qui peuple l'écart sans le combler jamais. Le peuplant sans le combler jamais, il est toujours labile, toujours menacé, toujours exigeant d'être repris. Et nous le reprenons effectivement, les uns par les autres, par la parole, par le faire commun, par l'agir commun, par le projeter commun, par tous les actes, concertés ou non, par lesquels se constitue notre communauté nommée intersubjective – encore que ce mot fasse problème.

Donc, voilà un espacement, une relation entre provenance et destination, et le sujet parlant et travaillant dans l'entre-deux, pris dans ce mouvement. [...]

Jean Toussaint Desanti in *Voir ensemble*,
ouvrage collectif sous la dir. de Marie-Josée Mondzain

68

JÉRÉMY DAMIAN

«Je suis au milieu, dit-il. Je vois ce que tu ne vois pas parce que je suis situé là où ça doit se voir, bien que ce ne soit pas visible».

En fait, je voyais très bien. Qu'est-ce qu'il croyait, que je ne tenais pas moi-même une place? Une drôle de place, même. Et tout ce qui n'y était pas visible mais que je sentais, sur moi, le long de ma peau, bombardé d'affects, dépaycé dans mon corps même, dans mes sensations, mes mouvements. D'où je me tenais, ne pouvant plus me limiter à être moi. À l'exact milieu des choses, des êtres, des entités, même invisibles. Au point exact de leur intersection. Je me prends parfois à rêver, à imaginer... non, je l'ai vécue déjà cette expérience. Je la porte en moi. Lorsqu'il m'est soudainement possible de ne plus être le seul témoin de ce que je vois, d'être fatalement là où on attend que je sois, les yeux en face des trous, mais qu'un événement brise quelque chose, désaxe les lumières et les regards, que les gravités changent de constantes. D'où je suis, un tout autre paysage qui diffracte les lignes de lumières.

«À l'exact milieu des choses, des êtres, des entités, même invisibles. Au point exact de leur intersection».

«Le milieu ambiant est l'âme des choses. Chaque chose possède une expression propre, et cette expression lui vient du dehors. Chaque chose résulte de l'intersection de trois axes, et ces trois axes composent cette chose : une certaine quantité de matière, la façon dont nous l'interprétons, et le milieu où elle se trouve. Cette table où j'écris est un morceau de bois, c'est aussi une table, et c'est un meuble parmi d'autres dans cette pièce. Si je veux traduire l'impression que me cause cette table, elle devra se composer des idées qu'elle est en bois, que j'appelle cet objet une table, en lui attribuant certains buts et usages, et qu'en elle se reflètent et s'insèrent, en la transformant, les objets qui, par leur proximité, lui confèrent une âme extérieure, ainsi que les objets posés sur elle. La couleur même qu'on lui a donnée, couleur aujourd'hui ternie, et jusqu'à ses taches et ses éraflures – tout cela, notons-le, lui est venu du dehors, et c'est cela qui, bien plus que son essence de morceau de bois, lui donne son âme. Et le plus intime de cette âme : le fait d'être une table, lui a été donné aussi de cet en-dehors : la personnalité.

Je pense donc que ce n'est pas une erreur – ni humaine, ni littéraire – que d'attribuer une âme aux choses que nous disons inanimées. Être une chose, c'est faire l'objet d'une attribution. Il est peut-être faux de dire qu'un arbre sent, qu'un fleuve «coule», qu'un couchant est douloureux ou que la mer calme (bleue du ciel qu'elle ne possède pas) est souriante (grâce au soleil qui se trouve en dehors d'elle). Mais il est aussi erroné d'attribuer de la beauté à quoi que ce soit. Il est tout aussi faux d'attribuer aux choses couleur, forme et peut-être même existence. Cette mer, c'est de l'eau salée. Ce soleil couchant, c'est le moment où la lumière du soleil commence à décliner par telle longitude et sous telle latitude. Cet enfant qui joue devant moi est un amoncellement intellectuel de cellules – mieux encore, un assemblage de rouages précis aux mouvements subatomiques, bizarre conglomérat électrique de millions de systèmes solaires en miniature.

Tout vient du dehors, et l'âme humaine à son tour n'est peut-être rien d'autre que le rayon de soleil qui brille et isole, du sol où il gît, ce tas de fumier qu'est notre corps.

On pourrait trouver peut-être toute une philosophie dans ces considérations, à condition d'avoir la force d'en tirer des conclusions. Je ne l'ai point ; je vois surgir, attentives, des idées vagues, sur des possibilités logiques, et tout se défait dans une vision de rai de soleil dorant un tas de fumier, comme de la paille humide obscurément broyée, jonchant un sol noirci auprès d'un mur de pierres grossières.

Je suis fait ainsi. Lorsque je veux penser, je vois. Lorsque je veux descendre au fond de mon âme, je m'arrête bientôt, l'esprit ailleurs, au début de

69

la spirale que décrit le profond escalier, et regardant, par la fenêtre du dernier étage, le soleil dont l'adieu mouille de teintes fauves l'entassement confus des toits. »

Fernando Pessoa, *Le livre de l'intranquillité*

ÉZÉQUIEL GARCIA-ROMEU

Elle fut longue, cette élaboration de pensée : je suis un bonhomme qui se pense à un tiers de ce qu'il devrait voir de lui-même. Je ne sais rien sur moi de bien précis qui puisse déterminer un être, dont je puisse m'en faire la présentation. Pour l'instant, je vois bien une constellation de souvenirs qui ne me rendent pas moins anonyme que les souvenirs collectifs qui se sont accumulés comme de vieux galons.

C'était environ à l'âge de deux ans, je me souvenais d'avoir été dans une vie précédente, un adulte marchant sur une route de terre en Argentine, un cartable à la main, je ou il marchais/t. Pourquoi marchais-je tout seul ? L'image du souvenir s'arrêtait à ces quelques pas sur ce chemin. J'étais celui qui marchait et voyait le crépuscule colorer de rouge le chemin de terre. C'était un lien d'une vie précédente, se rattachant à l'enfant nouveau pour l'imprégner de rougeoiements crépusculaires. Ces quelques pas... ces quelques pas.

70

Privé de ma vision, je me souviens qu'un soir, en voiture sur la 204, en route vers Saorge, au virage du kilomètre 1, un pin se trouvait en contrebas du talus de la route. Son tronc dépassait suffisamment pour que les phares l'éclairaient comme une apparition inattendue. On avait cloué de manière visible pour l'automobiliste un panneau rouge marqué de blanc « pêche interdite ». Ce tronc un jour a senti quatre piques s'enfoncer dans son bois. Entre ma voiture, et celle qui me suivait, personne ne passait pour lire et comprendre ce panneau « pêche interdite ». Un vide s'installa dans cet interstice, pour me faire fortement oublier le volant, la vitesse, et l'objet que je poursuivais ce jour-là sur cette route. L'homme, ses lois, ses intentions, et son emprise sur le monde avaient disparu. La rivière coulait à nouveau, comme elle l'avait toujours fait, le poisson dormait dans l'eau froide et noire, le pin restait vierge à sa place, et l'oiseau de nuit pour qui les mots n'existent pas, poursuivait à nouveau sa faim derrière une souris. Tout ce que nous faisons est doublé de l'oubli immuable, d'une autre vie que nous ignorons, et tout ce que nous ferons n'existera jamais en dehors de nous. Et c'est ainsi, pour chacun des objets vivants ou inertes de ce monde, où chacun sait pour soi, en ignorant la trame intime de l'autre. L'homme occidental gît debout, parce que ses chimères habitent des espaces minuscules et improbables : encore, une nouvelle guerre, encore une réunion du G8 qui œuvre à la destinée du monde. Encore un accord multilatéral de la plus grande importance, encore un message télévisé du président pour ordonner le monde. Le pin est vierge, les hirondelles traversent l'océan, tandis qu'électrons et protons travaillent à l'équilibre universel sans se soucier du CAC 40. Quant à moi, je laisse derrière moi l'arbre et le virage, et poursuis ma route en ma présence.

Nous sommes à la fois je et l'autre, la ressemblance et la différence, le commencement et le recommencement, le visible et l'invisible, l'un et le tout, un cercle inquiet.

Ces réflexions sur la relativité de l'existence m'évoquent Jung et un passage de la préface de sa biographie :

« On ne sait jamais comment les choses sont faites. L'histoire d'une vie commence quelque part, en un point quelconque dont on a tout juste gardé le souvenir et même, à l'origine déjà, tout était compliqué au plus haut degré. Ce qu'elle deviendra, cette vie, on l'ignore. C'est pourquoi l'histoire est sans commencement et le but n'est qu'approximativement indiqué. »

Carl Gustav Jung, *Ma vie, Souvenirs, rêves et pensées*

La vie de l'homme est une tentative aléatoire. Elle n'est phénomène monstrueux que par ses chiffres et son exubérance. Au demeurant, elle est si fugitive, si imparfaite, que l'existence d'être et son déploiement est prodige.

La vie m'a toujours semblé être comme une plante qui puise sa vitalité dans son rhizome : la vie proprement dite de cette plante n'est point visible, car elle gît dans le rhizome. Ce qui devient visible au-dessus du sol ne se maintient qu'un seul été, puis se fane... Apparition éphémère. Quand on pense au devenir et au disparaître infinis de la vie des civilisations, on en retire une impression de vanité des vanités ; mais personnellement je n'ai jamais perdu le sentiment de la pérennité de la vie sous l'éternel changement. Ce que nous voyons, c'est la floraison – et elle disparaît – mais le rhizome persiste.

71

JULIE NIOCHE

J'aurais aimé parler des fantômes qui nous habitent, ceux que l'on aime et ceux qui nous envahissent. Ces présences, ces réminiscences de soi car nous avons plusieurs soi en soi ; ces réminiscences d'autres personnes qui habitent notre vie. Ces deux images d'un lieu soi-disant vide de présences et puis finalement habité de mémoires multiples, assises, millénaires... Les médecins chinois disent que les fantômes sont présents jusqu'à huit mètres de hauteur, et pour être moins entouré, il faudrait vivre dans les étages supérieurs des immeubles...

J'aime essayer de sentir ceux qui m'entourent sans que je les voie.

Et puis j'ai relu ce que Thich Nhat Hanh écrit sur les sensations :

« Une personne est composée de cinq agrégats : la forme (le corps), les sensations, les perceptions, les formations mentales et la conscience. Chaque agrégat est une rivière. Notre corps est une rivière où chaque cellule est une goutte d'eau ; et toutes sont continuellement en

transformation et en mouvement. Il existe aussi en nous une rivière de sensations, où chaque sensation est une goutte d'eau. Chacune de ces sensations – agréable, désagréable ou neutre – repose sur toutes les autres sensations pour naître, mûrir et disparaître. Observer les sensations est s'asseoir au bord d'une rivière et identifier chaque sensation à mesure qu'elle apparaît, mûrit et disparaît. »

Thich Nhat Hanh, *Transformation et guérison*

Et puis me sont revenus ces mots de la danseuse Martha Graham :

« Une vitalité, une force vitale, une énergie (une expression) transpirent de vous par vos actions. Vous êtes unique dans le monde entier et votre expression vous appartient. Si vous lui bloquez la voie, elle n'existera jamais à travers qui que ce soit d'autre ; elle sera perdue. Le monde vivra sans elle. Il ne vous appartient pas de juger de sa qualité, ni de la comparer à d'autres expressions. Votre devoir est de lui laisser la voie libre. »

Martha Graham, *Mémoire de la danse*

72



Photographies: Julie Nioche

SIMON DELATTRE

« Quel beau rêve dans l'époque, et au théâtre : n'être comme rien sauf soi. »

Claude Régy

J'étais ce matin à l'INJA (Institut National des Jeunes Aveugles) où je donnais mon troisième atelier à des enfants de 8 à 10 ans, aveugles pour certains, déficients visuels pour d'autres. Il s'agissait aujourd'hui de modeler une tête de marionnette. La surprise du résultat. Des têtes brutes dotées de tout ce qui permet d'identifier un visage, non sans

rappeler certaines œuvres du musée des arts premiers. Un visage, l'idée d'un visage, la symbolisation d'un visage. La voie libre à la perception tactile de ce qui est le siège de l'identité.



Olivier de Sagazan, *Transfiguration* / Photographie: Didier Carluccio

AURÉLIEN BORY

Nous naviguons à vue, en plein brouillard.
La barque est pleine d'une étrange équipée.
Thésée est loin désormais.
Il nous faudrait une carte.

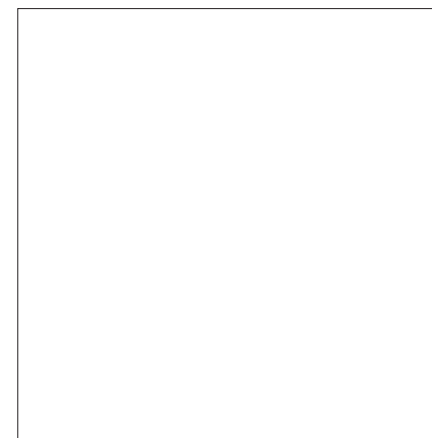


Figure 1. Carte de l'océan
(extrait de Lewis Carroll, *La Chasse au snark*)

Je me souviens que Georges Perec eut recours à cette carte pour la première page de son livre *Espèces d'espaces*.